

LA CAGE DES AMIS

Patrick Nicol

La fille était morte, laissant une bibliothèque de trois mille livres. Ce n'est pas beaucoup, j'ai pensé, mais je me retenais de la juger. Un frère à elle tenait une animalerie. Il a fait ajouter le mot Livres à son enseigne et s'est mis à écouler le stock, initiative ni cynique ni géniale, et morbide seulement pour ceux qui tomberaient sur le nom de la disparue sur la page de garde d'un livre de poche. Un Françoise Sagan, un García Márquez, un « Que sais-je ? ». Un collègue m'avait dit Cette fille-là se réveille la nuit pour te haïr et je l'avais imaginée réglant son réveil avant de s'endormir, puis se dressant dans la nuit pour entreprendre l'activité planifiée. Je l'imaginai porter une nuisette blanche opaque, assise raide, les bras le long du corps, les yeux sortis de la tête dans le noir, déjà morte dans le fond. Mais c'était une jaquette d'hôpital.

Le Blogueur n'a pas aimé les livres de Pierre-Yves McSweeney, de Mathieu Boek-Côté et de certains romanciers très respectés, que je ne nommerai pas par peur de représailles ou de complaisances indésirées. Pour chaque auteur, il trouve à dire que c'est « trop », « bien assez » voire « survitaminé ». En sous-texte, l'éloge de la mesure, de l'économie, et le mépris de l'économie.

La bibliothèque n'était pas ouverte. J'avais quitté trop tôt la maison, trop pressé de sortir. Une demi-heure à tuer, c'est ce mot sans doute qui m'a rappelé la morte et le commerce pas loin dans le quartier. *La Cage des amis – Livres*. Je n'étais pas chaussé pour marcher dans la slotche, mais quoi faire d'autre sinon rentrer chez moi, compulsier des notes inutiles, me morfondre et repartir une heure plus tard sans avoir rien accompli.

Quand le Critique a reproché à l'Autrice sa « paresseuse absence de récit », j'ai eu un pincement. C'est exactement comme ça que j'écris. Quand, à propos d'un autre livre, il a dit que le fragment ne susciterait jamais autant d'émotions que le roman, j'ai pensé Ciel, on n'est pas sortis du bois. Puis je me suis inquiété de l'irruption des mots Ciel et Bois dans mon vocabulaire.

J'ai fait semblant de m'intéresser aux chats, aux chiens, aux poissons, à leur nourriture et leurs accessoires pour finalement découvrir comme par hasard tout au fond de la boutique un petit local. Ils avaient reconstitué le salon de la morte. Le frère avait déménagé les meubles et le tapis, ne manquaient que le divan rouge devant une des bibliothèques et la chaise brune devant l'autre, et cette fille encore vivante dans la chaise

brune en train de dire Les gens aujourd'hui écrivent pour flasher leurs belles valeurs, et vomir en disant Belles valeurs comme si ces mots la rendaient malade, mais c'était la chimio. J'ai cherché la trace sur le tapis ; elle y était encore.

Lorsque j'étudiais à l'université, les trois auteurs les plus vénérés étaient Rimbaud, Mallarmé et Nelligan, qui ont en commun d'avoir peu écrit et peu publié. Chacun plus ou moins ignoré. Quel beau projet, quand même, à offrir à la jeunesse québécoise.

Ce n'est pas pour te dire ça que je t'ai fait venir, elle a dit, car notre rencontre était le fruit d'une convocation sinon d'une sommation à comparaître. Je voulais te dire Les collègues et moi, on t'appelle le Roi de la plaquette, comme on dit le Roi du hot-dog, le Roi du tapis. J'avais compris depuis longtemps ; elle énumérait encore. Le Roi du store, le Roi du calembour. J'espérais qu'un nouveau haut-le-cœur l'interrompe et qu'elle s'étouffe dans son vomi et je me suis demandé, à ce moment précis, si on arrivait de l'autre côté comme on débarque dans un hôtel des pays chauds : épuisé en déposant ses lourdes valises, riant, réalisant qu'on a traîné trop de bagages. Beaucoup plus tard, je me suis demandé si faire des jokes d'arrivée au ciel suffisait à me disqualifier de tout, à jamais. Saint Pierre lève les yeux de son registre et me demande.

Des poètes défendent leur démarche dans le Journal. Grâce à eux, des gens qui ne connaissaient rien à la littérature s'expriment maintenant au micro, des gens qui ne lisaient pas apprécient leurs livres. Nous y voilà : écrire pour ceux qui ne lisent pas, publier celles qui n'écrivent pas. Le vrai monde, ici comme ailleurs, arbitre final de toutes les validités.

La collection de livres était la même. Livres de poche convenus, Folio jaunis. Sarraute, Poulin et l'accidentel Perec, mais une main jeune y avait glissé des livres moins vieux qui n'étaient pas encore pensés du temps de la décédée. J'ai scanné l'endroit comme je scanne toutes les bouquineries. Regard circulaire à la recherche des Pléiade, des Quarto, des Bouquins à rabais que je paierais quand même trop cher, puis un second regard pour la typographie des Picquier – absente sans surprise –, la blancheur des P.O.L et des Minuit. Je n'achète jamais de livres québécois usagés, sinon ceux d'autrices décédées. C'est bien assez de connaître l'auteur, s'il fallait en plus y ajouter la sueur, les peaux mortes ou les annotations d'un tiers, je serais saturé avant le premier mot. De toute façon, dans ce rayon, la main jeune avait été moins active.

Je ne sais plus ce que j'allais chercher à la bibliothèque sinon la paix,

Le Magazine s'inquiète pour la Littérature du milieu. Les best-sellers continuent à se vendre, les invendus restent ce qu'ils sont, mais les livres qui auparavant s'écoulaient à trente mille exemplaires moisissent maintenant dans les rayons. Musso sort bien, Bergounioux stagne (le Magazine est français). C'est toute la recherche, s'alarmer le Magazine, c'est l'innovation qui agonise. Jadis, le Grand Lecteur (le Magazine est très français) piochait dans la Littérature du milieu. Il ne lit plus. Après la tourte et le goglu des prés, une nouvelle espèce menacée : le Grand Lecteur.

le silence et le DVD d'un film que je refusais d'acheter (je m'impose encore d'emprunter au moins un film par année, de le faire jouer dans le lecteur, que sinon je devrais jeter) et les lambeaux d'une routine, sans doute. Je ne savais plus quoi faire de ma peau – ce n'est pas ça –, je ne sais plus ni quoi écrire ni vivre sans. La bibliothèque était fermée, j'ai marché dans la slotche puis à travers les bêtes et leurs colliers jusqu'au salon de la morte. Regarde, j'ai dit, regarde, mais j'étais seul et ne pointais nulle part. J'étais nu-pieds sur le vomit dans le tapis. Regarde j'ai dit, regarde. Les mortes ne répondent pas.

Un livre est tombé de sa tablette. Un roman récent.

Ah non, j'ai dit, pas ça. Il s'agissait d'une œuvre épaisse à grand déploiement. Beaucoup de monde, de décors, plein de chronotopes pour ton argent. C'est tout ce que tu as à me dire ? C'est tout ce qu'ils vous apprennent, là-haut ?

Bourguignoux me tombe des mains, et avec lui le verre de rouge que je tenais dans l'autre. Je fais des perles à la Rocambole. Chez Marabout. Je me demande quand j'aurai l'énergie de lire mieux, d'écrire vrai et de ne bouder point.

De l'autre bout de la boutique une employée se dirigeait vers moi. Attiré par l'orange et le blanc, j'ai saisi un Seuil récent. Il sentait la litière. Disant ce mot, je ne sais plus si je parle de la boîte à caca des chats ou de la paille des lapins. Je l'ai acheté et je suis parti. Je l'ai lu. C'était pas mal bon.

Patrick Nicol a publié une douzaine de livres de fiction, les plus récents au Quartanier. Il a écrit entre autres *Terre des cons* (2012), *La nageuse au milieu du lac* (2015) et BQ a publié sa trilogie romanesque intitulée *Quarantaine* (2018). Son roman *J'étais juste à côté* a été publié à l'automne 2022.